



Slow lib : Ralentir ! Bibliothèque !

Christophe Evans

2013



Sommaire

La recherche de cadre et la symbolique du lieu bibliothèque	4
Slow library : un espace culturel public de décélération	5

Il y a au moins trois façons de prendre en compte les évolutions récentes en matière de fréquentation et d'usages des bibliothèques. La première consiste à rester focalisé sur la baisse - avérée dans l'ensemble - des taux d'inscription, des taux d'emprunts de documents, voire des indicateurs de consultation des collections sur place. Cette posture conduit généralement à s'inquiéter du sort qui sera réservé aux bibliothèques dans un avenir proche, jusqu'à prédire parfois leur disparition pure et simple. La seconde, a pour principe de parier sur le redéploiement numérique en ligne et sur la participation active des internautes : mise en ligne de collections numérisées, présence et engagement sur les réseaux sociaux numériques, développement de services de réponse à distance en ligne, mise à disposition de données pour contribuer à leur enrichissement (open data), etc. En dehors des bibliothèques universitaires, de certains grands établissements à forte notoriété ou de quelques bibliothèques numériques de référence (Gallica, pour la Bibliothèque nationale de France, par exemple), c'est un pari qui n'est pas toujours très rentable : le trafic en ligne augmente généralement avec le temps mais les indicateurs d'usage - sans parler des retours en termes d'image - sont en fait encore assez limités. La troisième voie, consiste enfin à prendre acte, corrélativement à la baisse des indicateurs traditionnels évoqués plus haut, du développement important des modalités de visite sur place sans consultation systématique des collections.

Ces pratiques d'appropriation de l'espace public des bibliothèques sont surtout le fait de publics jeunes qui fréquentent ces établissements pour des motifs scolaires ou universitaires. Elles ne sont pas nouvelles en soi évidemment, mais il est très intéressant de constater qu'elles semblent se développer ces dernières années, alors que tout laissait croire au contraire que les nouvelles générations, « numériquement insérées¹ », tendraient à se détourner massivement des institutions culturelles que sont les bibliothèques. Quelques statistiques permettent d'avaliser ce constat. Les dernières données publiées par le Service du livre et de la lecture du ministère de la Culture et de la Communication français, pour commencer, font apparaître une double tendance significative : si la population des usagers inscrits en bibliothèque municipale est en recul de 4% de 2005 à 2010, les données brutes de fréquentation sont pour leur part en hausse de 24% !² Une enquête longitudinale ayant permis de suivre un panel d'enfants et d'adolescents interrogés tous les deux ans de 2002 à 2008 montre bien quant à elle que si le taux de fréquentation des bibliothèques était divisé par deux entre l'âge de 11 ans et l'âge de 17 ans (passant de 45% à 21%), le pourcentage de ceux qui continuaient à fréquenter une bibliothèque et qui déclaraient y faire leurs devoirs était multiplié par 6 dans le même intervalle (8,5% à 11 ans et 51% à 17 ans)³. L'intérêt pour l'espace physique de la bibliothèque n'a donc pas complètement disparu, loin s'en faut ; même si une partie des missions traditionnelles de cette institution semble moins faire sens aujourd'hui pour les publics. Au moment où l'on cherche à savoir dans quelle direction et avec quelle force le vent du changement culturel est susceptible de tourner, il peut donc se révéler très utile de regarder de plus près la façon dont les usages contemporains des bibliothèques (la demande) « usinent » l'offre (ici l'offre d'espace culturel public). Comme on le vérifiera ici, au-delà des problématiques d'ordre strictement culturel, cette analyse des usages effectifs des établissements de lecture publique est aussi l'occasion d'apprécier la

¹ J'emprunte cette formule à Alexandra Saemmer, qui, avec d'autres, distingue judicieusement la grande majorité des jeunes « alphabétisés au numérique », de ceux, nettement moins nombreux, qui sont des « lettrés du numérique ». Voir A. Saemmer « Penser la (dé-)cohérence », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 56, n°5, 2011.

² <http://www.Observatoirelecturepublique.fr>.

³ Sylvie Octobre, Christine Détrez, Pierre Mercklé, Nathalie Berthomier, *L'enfance des loisirs*, DEPS-Ministère de la culture et de la communication, 2010.

place que peuvent occuper les bibliothèques dans des sociétés telles que les nôtres caractérisées par la connectivité, voire « l'hyper connectivité », et l'accélération des rythmes sociaux.

La recherche de cadre et la symbolique du lieu bibliothèque

Première remarque, qui ne manque pas de sel, le cadre traditionnel de la bibliothèque semble avoir encore de l'avenir auprès des jeunes. Ceux que les spécialistes qualifient parfois de « génération désencadrée » - des jeunes gens fortement individualisés, socialisés en dehors des cadres traditionnels de l'autorité -, sont en effet précisément en recherche de cadres collectifs structurants quand il est question pour eux de produire un effort intellectuel personnel (révisions, travaux universitaires). Parmi d'autres institutions ou d'autres espaces, la bibliothèque est alors sélectionnée par une partie d'entre eux pour l'environnement normatif qu'elle procure : c'est un espace culturel public ordonné et réglé, qui offre un espace stimulant de travail ; ce que de nombreux lycéens et étudiants reconnaissent volontiers. A la différence du temps scolaire rythmé par les cours obligatoires, la fréquentation de la bibliothèque est une contrainte que l'on s'impose soi-même. On se force à rester en place plus ou moins longtemps assis à une table de travail sur place ; ce qui, pour beaucoup, est très difficile à réaliser au domicile, voire impossible faute d'habitude vertueuse ou de contexte familial favorable. Ces comportements témoignent d'une sorte de vision « traditionaliste » des bibliothèques : ces dernières sont alors surtout considérées comme étant des espaces relativement silencieux, réservés à des pratiques sérieuses sinon pénibles. Les nombreux entretiens réalisés à la Bpi auprès des jeunes séjournants lycéens, très présents au moment des révisions pour le bac avant l'été, montrent bien que la bibliothèque est indissociable pour eux de ses collections, ses espaces, ses publics et son ambiance. C'est un tout qui fait sens, quand bien même l'usage des collections et des ressources est pour certains assez limité voire inexistant.

Espaces de connexion, les bibliothèques contemporaines sont donc également appréciées pour les possibilités d'isolement relatif et de déconnexion qu'elles autorisent. Elles permettent de rester concentré sur son travail en tenant à distance de soi les sources de distraction et de parasitage auxquels l'individu moderne est soumis en permanence (agitation urbaine, bruits, flux d'informations, etc.). Suffisamment permissives pour certaines d'entre elles, aux dires mêmes des jeunes usagers, leur fréquentation n'est cependant pas considérée comme une retraite ascétique ou une forme de réclusion : on y vient avec ses amis, on y voit et on y croise du monde, le téléphone portable reste généralement activé et l'ordinateur personnel connecté au wifi quand c'est possible. Les entretiens réalisés régulièrement avec des étudiants à la Bpi montrent toutefois que même s'il est possible de rester connecté en permanence, les usagers évitent en général au cours de leur séjour de dériver longuement sur les réseaux sociaux ou sur les applications ludiques⁴. Preuve que le cadre exerce bien une influence sur les usages. Le caractère normé et normatif de l'espace public culturel de la bibliothèque procure enfin d'autres avantages. Il permet une transformation de soi : transformation en étudiant, en chercheur, etc. On connaît bien ce

⁴ « Nomades ou sédentaires ? Les internautes des bibliothèques publiques », avec Muriel Amar, Agnès Camus et Françoise Gaudet, in *Evolutions sociotechniques des bibliothèques numériques*, Fabrice Papy (dir.), Hermès, 2011.

phénomène en bibliothèque universitaire où la fréquentation des salles de lecture et de consultation participe à l'apprentissage du « métier d'étudiant », pour reprendre une formule popularisée par Alain Coulon dans ses recherches. Comme Internet et le web 2.0, mais dans le monde matériel cette fois, la bibliothèque s'impose par conséquent elle aussi pour certains profils d'utilisateurs comme un espace possible de production de soi. Nous sommes loin ici de l'idée d'un rejet de l'institution traditionnelle et de l'obsolescence d'un modèle qui ne serait plus du tout d'actualité.

Slow library : un espace culturel public de décélération

Le calme et le silence des bibliothèques ne sont pas seulement appréciés des publics scolaires juvéniles pour des motifs scolaires. On rencontre ainsi également en bibliothèque de nombreux usagers qui déclarent prendre du plaisir à fréquenter ces institutions - qu'elles soient traditionnelles ou modernes - parce qu'elles leur permettent de changer de rythme. L'univers un peu ouaté, ralenti, chuchoté, endormi, et parfois un peu spartiate des bibliothèques, tranche pour eux aussi avec l'agitation du monde extérieur et l'omniprésence du marché (lieux de commerce, publicité, etc.). L'ambiance et l'atmosphère que le triptyque lieu/collections/publics contribue à produire permettent - aux dires encore une fois des fréquentants assidus que les sociologues interrogent longuement - de changer facilement de rythme, d'état de conscience, jusqu'à parfois se perdre dans des rêveries à caractère littéraire, métaphysique ou autre⁵. L'image du cloître ou celle du monastère laïc s'imposent évidemment ici, sachant que la réclusion est temporaire et la conversion partielle : on ne coupe pas définitivement avec le monde extérieur, on l'éloigne pour un instant. Pour le coup, on le voit, la bibliothèque apporte ici encore une plus value, pour ceux qui sont à même d'en profiter, en tant qu'espace différent, typé, voire « exotique ».

Dans un ordre d'idée proche, une enquête qualitative récente portant sur le rapport que les jeunes de 20 à 30 ans entretiennent aux magazines imprimés a permis de mettre au jour un léger sentiment de malaise chez certains individus ; sentiment lié notamment aux sollicitations incessantes auxquelles nous sommes volontairement soumis sur Internet quand nous surfons sur les réseaux sociaux ou sur certains sites d'information⁶. Par contraste, certaines personnes interrogées dans le cadre de cette enquête déclaraient ainsi apprécier grandement la lecture des magazines papier parce qu'elle leur permettait justement de reprendre le contrôle de leurs activités de lecture/feuilletage : arrêts sur image, retours en arrière, etc ; un contrôle que ces individus déclaraient exercer avec plus de difficulté en parcourant le web et en navigant à l'aide des hyperliens. Il est possible d'imaginer pour ce type de public l'intérêt que pourrait présenter une institution publique physique qui porte précisément dans ses fondements mêmes le principe de décélération. Les bibliothèques, par leur histoire et inscription dans la culture livresque, sont en effet des institutions qui sont dédiées au temps long de la lecture et à sa dimension introspective.

⁵ Christophe Evans, Agnès Camus, Jean-Michel Cretin, *Les habitués, le microcosme d'une grande bibliothèque*, Editions de la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, 2000.

⁶ *Les jeunes adultes et la presse magazine*, Editions de la Bibliothèque publique d'information, 2010. Synthèse de l'étude en ligne : http://editionsdelabibliotheque.bpi.fr/resources/titles/84240100854950/extras/JFBB_Qualeia_Etudes24octobre_basse.pdf.

Alors que la fracture numérique n'est toujours pas résorbée, on commence déjà aujourd'hui à entendre parler de « déconnexion volontaire », que cette déconnexion soit temporaire ou, plus rarement, totale (c'est le cas, par exemple, de ceux qui décident de se séparer définitivement de leurs smartphones ou qui cherchent à séjourner volontairement dans des espaces non connectés). Il y a de fortes chances à l'avenir pour que ces populations en demande de déconnexion temporaire et de décélération voient leurs effectifs augmenter, le succès international des différents mouvements qui relèvent de l'idéologie du « slow » en atteste (« slow food » ou « citta slow », par exemple, bien représentés en Italie, aux USA et en France). On peut se dire dès lors que la bibliothèque du XXI^e siècle a sans doute une carte à jouer également dans ce domaine ; non pas en accélérant systématiquement au même rythme que la société tout entière⁷, mais au contraire en continuant à offrir à ses publics différenciés des espaces ou des temps de décélération et d'inactualité en plus d'autres services ou d'autres espaces qui relèvent du « fast ».

Christophe Evans

Bibliothèque publique d'information/Service Etudes et recherche

⁷ Sur les problèmes que posent aujourd'hui les questions d'accélération des rythmes sociaux, on consultera l'ouvrage d'Hartmut Rosa : *Accélération, une critique sociale du temps*, Editions La Découverte, 2010.